

La grande noirceur de Maxime Giroux

Bruno Dequen

Number 191, June 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91674ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dequen, B. (2019). Review of [*La grande noirceur* de Maxime Giroux]. *24 images*, (191), 142–143.

La grande noirceur de Maxime Giroux

PAR BRUNO DEQUEN



142

Jusqu'à *Jo pour Jonathan* (2010), le cinéma de Maxime Giroux était aussi rigoureux qu'en partie prévisible. À lui seul, il incarnait la tendance au « réalisme suicidaire » du cinéma québécois qu'observait avec bienveillance le cinéaste québéco-winnipegois Matthew Rankin¹. Ancré dans une réalité des banlieues étouffante et sans espoir, l'univers de Giroux était fondé sur l'observation d'un irrémédiable désœuvrement collectif, mis en scène de façon implacable, à grands coups de silences, d'ellipses et de cadrages aussi inspirés qu'impitoyables. Ancien enfant chéri de la publicité, Giroux, accompagné de ses fidèles collaborateurs Alexandre Laferrière (au scénario) et Sara Mishara (à la direction photo), bâtissait une œuvre de cinéma exigeante à la signature claire et au propos d'un pessimisme sans fond. Autant dire qu'il était prédestiné pour réaliser un jour un film intitulé *La grande noirceur*. Mais nul n'aurait pu prédire qu'il s'agirait d'un objet aussi insolite.

Délaissant pour une première fois la réalité contemporaine, *La grande noirceur* se présente comme un conte cruel et surréaliste, situé dans un Ouest américain imaginaire des années 1940 parsemé de plusieurs anachronismes justifiant une lecture actuelle du récit. À travers l'odyssée malheureuse de Philippe (Martin Dubreuil), un jeune déserteur québécois imitateur de Chaplin, le film de Giroux (coscénarisé à six mains avec l'aide

de Simon Beaulieu) dresse une critique sans pitié de l'état de l'Amérique. Porté par les images hantées de Sara Mishara, le périple de Philippe l'amène en effet à traverser de grands espaces aussi sublimes que désolés, avant de finir par rencontrer une série de bourreaux violents et caricaturaux. Le titre aux accents duplessistes n'est pas trompeur : les sombres années de soumission du Québec aux grands intérêts américains n'ont pas disparu, bien au contraire. Le rêve américain n'a jamais été qu'un mirage masquant une société fondée sur l'exploitation d'autrui. Et Philippe l'apprendra à ses dépens.

Aux antipodes de l'approche épurée qui définissait le cinéma de Giroux jusqu'à présent, *La grande noirceur* est une œuvre qui accumule les ruptures de ton et s'appuie sur de nombreuses références culturelles. À commencer bien entendu par la figure de Chaplin, à laquelle le film réserve un traitement aussi complexe qu'ambigu. En effet, si le film s'ouvre sur un extrait du discours humaniste du *Dictateur*, ce dernier est rapidement englouti. Non seulement par l'obscurité d'une image qui finit par révéler un homme fatigué se grimant en Charlot, mais également par un lent mouvement de caméra qui passe en revue de nombreux imitateurs du clochard céleste comme autant de spectres usés d'un passé révolu, réduit au pastiche insignifiant. Évidemment, ce sombre constat est amplifié par le fait que Philippe ne soit lui-même qu'une copie, un Québécois réduit à mimer ce géant du cinéma américain. Bref, un colonisé malgré lui... qui trouve cependant dans la figure de Chaplin – qui sera lui-même mis au ban de la société américaine – un véritable modèle de comportement et de posture morale à suivre.

Fidèle à ses habitudes, Giroux filme au plus près le visage et le corps de son personnage tout en refusant d'en approfondir la psychologie. Que sait-on de Philippe, mis à part le fait qu'il a déserté, que sa mère – et le Québec – lui manquent, qu'il semble foncièrement bon et ne rêve que de pouvoir se cacher à Détroit ? À l'image de ses antagonistes, Philippe agit principalement comme symbole. Si le personnage démoniaque interprété par Romain Duris incarne sans aucune subtilité l'aboutissement inévitable du cynisme capitaliste, Philippe représente quant à lui le jeune Québécois qui peine à atteindre l'âge adulte (il parle encore à sa mère comme un enfant) et subit sans raison la cruauté d'une Amérique qui ne veut que l'asservir ou, dans le meilleur des cas, le coloniser à travers l'appât du gain. Et c'est justement là que réside la profonde schizophrénie d'une œuvre qui est à la fois audacieuse sur le plan formel et étrangement réactionnaire dans son discours teinté d'apitoiement nationaliste. On ne peut qu'applaudir l'accomplissement plastique et la virulence politique d'un film qui utilise de façon si appropriée les paysages et les mythes américains. De telles fulgurances rendent d'autant plus surprenant ce retour de l'homme québécois comme pauvre « petit nègre d'Amérique ». Le titre du film annonçait toutefois cet étrange programme. Le véritable spectre du film n'est peut-être pas celui de Chaplin finalement.

Québec 2019 | Ré. Maxime Giroux | Scé. Simon Beaulieu, Maxime Giroux, Alexandre Laferrière | Ph. Sara Mishara | Mont. Mathieu Bouchard-Malo | Mus. Olivier Alary | Int. Martin Dubreuil, Sarah Gadon, Reda Kateb, Romain Duris, Soko | 94 minutes | Dist. Funfilm Distribution

1. revue24images.com/cineaste-invite/quelques-observations-quebeco-winnipegaises-sur-le-realisme-suicidaire/